

ADOLPHE MONOD

ÉTUDE RELIGIEUSE

PAR

C.-E. BABUT

PASTEUR



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33

1902

(Tous droits réservés.)

OUVRAGES DE M. LE PASTEUR C.-E. BABUT

SERMONS. 1 ^{re} série. 1 volume in-12. 2 ^e édition	3 50
SERMONS. 2 ^e série. 1 volume in-12.	3 50
COURS DE RELIGION CHRÉTIENNE. 1 volume in-12 cartonné, 6 ^e édition	1 50



ADOLPHE MONOD *

Mesdames et Messieurs,

Appelé à vous entretenir ce soir d'Adolphe Monod, je ne puis me dissimuler que le temps dont je dispose est bien court pour traiter un tel sujet. J'abrège donc l'entrée en matière; je me borne à exprimer en deux mots ma reconnaissance aux honorés frères et collègues qui m'ont adressé cet appel; et je ne m'arrêterai pas à confesser et à déplorer mon insuffisance; ce sera bien assez de la montrer.

Puisqu'il est impossible de tout dire, que faut-il choisir et quel plan adopter? — A cet égard, j'ai cru devoir me laisser diriger, d'un côté par la considération du but que je poursuis; de l'autre, par celle de l'auditoire que j'ai devant moi. Pour commencer par ce second point, je présume que ceux qui, comme moi, ont eu dans leur enfance et dans leur jeunesse le privilège d'entendre souvent Adolphe Monod,

(*) Extrait de la revue *Foi et Vie*, nos des 1^{er} et 15 octobre 1902. La présente étude, publiée déjà dans la revue *Foi et Vie*, est la reproduction d'une conférence prononcée dans le temple de l'Oratoire, à Paris, le 22 avril 1902, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Adolphe Monod.

sont assez clairsemés dans cette assemblée. Beaucoup d'autres, sans doute, ont lu et lisent encore ses discours. J'espère que la dissémination du beau volume publié à l'occasion du centenaire, va multiplier considérablement le nombre de ces lecteurs d'Adolphe Monod. Pour dire toute ma pensée, je voudrais que chaque foyer protestant de Paris, même le plus humble, possédât ce souvenir et cet héritage de celui qui fut la lumière de l'Eglise de la capitale et le plus éloquent organe du protestantisme français au XIX^e siècle. Qui sait si la générosité bien connue de membres dévoués et aisés de votre Eglise ne fera pas un jour quelque chose pour réaliser ce vœu?

En attendant, je crains que le nom d'Adolphe Monod ne soit simplement, pour un très grand nombre d'entre vous, celui d'un grand prédicateur décédé il y a près d'un demi-siècle, dont ils ont entendu vanter la piété, le zèle et le talent, mais qu'ils ne connaissent guère. C'est surtout à ceux-ci (j'en viens à parler de mon but), que je voudrais essayer de révéler Adolphe Monod; car, à ceux qui l'ont entendu, je n'ai pas grand'chose à apprendre. Je voudrais, autant que cela m'est possible, — c'est-à-dire, hélas ! bien imparfaitement, — les faire entrer dans un vivant contact avec le grand orateur chrétien, leur faire entendre comme un écho de sa voix... (pourquoi le phonographe a-t-il

été inventé trop tard ?) Par delà ce but prochain, j'en poursuis un autre plus élevé : je voudrais m'associer à ce qui fut la grande pensée d'Adolphe Monod, — l'unique passion de sa vie, pourrais-je dire, — en glorifiant, non pas sa personne, mais le Maître qu'il aimait et qu'il servait de tout son cœur ; je voudrais, en rappelant ce que fut son œuvre, la continuer aujourd'hui-même, dans la petite mesure de mes forces et de ma foi.

Voici maintenant à quel résultat toutes ces pensées m'ont amené. Je consacrerai la première partie de cette conférence à l'analyse, mêlée de citations assez étendues, d'un sermon d'Adolphe Monod, non pas l'un des plus admirés et des plus éclatants au point de vue oratoire, mais l'un de ceux qui expriment le plus nettement, à mon avis, le fond même de sa doctrine et de sa prédication, la substance de ce que j'oserai appeler son Evangile, — j'emprunte cette expression à saint Paul. Permettez-moi d'ajouter que je me rappelle, étant un jeune lycéen, avoir entendu ce sermon dans ce temple même, lorsqu'il fut prêché, sauf erreur, pour la première fois, et que j'ai retrouvé à la lecture la vive impression qu'il avait alors produite sur moi. C'est le troisième des discours contenus dans le petit recueil intitulé : *Doctrine chrétienne* ; il a pour titre : *La Grâce, ou l'Œuvre du Père*. Après ce que j'en aurai dit, j'ose

espérer qu'Adolphe Monod ne sera plus un étranger pour ceux d'entre vous qui le connaissent le moins. Ceux-là même posséderont une base étroite, mais sûre, pour apprécier les quelques réflexions générales sur l'homme, le croyant, le prédicateur, que je vous présenterai dans la seconde partie de cette conférence. Si ce plan m'entraîne à des développements plus étendus que vous et moi ne le souhaiterions, vous voudrez bien les supporter avec patience, et les imputer au sujet lui-même autant qu'au conférencier. Ce sera, du reste, au moins un trait de ressemblance que j'aurai avec mon héros; car Adolphe Monod était quelquefois très long.

I

Le texte du sermon dont je vais vous rendre compte est emprunté à saint Paul, l'apôtre des Gentils, celui de la Réformation, et l'on peut ajouter, celui qui fut plus qu'aucun autre le maître d'Adolphe Monod, malgré la prédilection qu'à un certain moment de sa vie il exprima pour saint Jean. On lit au deuxième chapitre de l'Épître aux Ephésiens, versets 8 et suivants : « Vous êtes sauvés par la grâce, au moyen de la foi; et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ

pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. »

L'homme est pécheur et, comme tel, perdu. Comment sera-t-il sauvé ?

La première pensée qui se présente, c'est celle de mériter le salut par l'obéissance aux commandements de Dieu. Cette voie, excellente en elle-même, comme la loi et Jésus-Christ lui-même l'attestent, n'est plus bonne pour l'homme pécheur, ou plutôt c'est l'homme pécheur qui n'est plus bon pour elle. Il ne peut mériter, car il a déjà démérité; il ne peut remplir la condition requise, car il l'a déjà violée. En vain essaie-t-il de rabaisser la loi pour être en état de l'observer, et se flatte-t-il d'acquérir par une obéissance approximative, un mérite relatif. Ce mélange hybride des œuvres et de la grâce ne saurait contenter notre propre conscience; encore moins peut-il satisfaire le Dieu saint. L'Écriture l'écarte et le condamne expressément.

Reste, comme seule accessible à l'homme, la voie du salut par grâce, chef-d'œuvre de la sagesse divine elle-même, sujet inépuisable d'adoration pour les anges. D'après notre texte, nous y distinguerons trois choses : le principe du salut, la grâce; le moyen du salut, la foi; la fin du salut, les bonnes œuvres.

Qu'est-ce que *la grâce*, principe du salut ? — Ce n'est pas la simple bonté de Dieu, qui se

répand sur toutes ses créatures. Si l'on tient à la définir, c'est la faveur que trouve auprès de Dieu un pauvre pécheur, qui n'a mérité que sa colère. Pour la comprendre et pour y avoir part, il faut confesser, non seulement que nos œuvres étaient insuffisantes pour nous justifier, mais qu'elles étaient suffisantes pour nous condamner. Comment la grâce nous sauve-t-elle? — Par Jésus-Christ. Dieu, qui est amour, voyant l'homme perdu par ses œuvres, a trouvé en lui-même le secret de le sauver. Il a envoyé son Fils au monde; il a accompli en lui toute l'œuvre de la loi; « il a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous »; il l'a frappé à notre place, sur la croix; il l'a ressuscité des morts et élevé à sa droite, et il a promis la vie éternelle à quiconque la veut venir prendre en Jésus-Christ. Jésus-Christ en effet se charge de tout. A ces questions, propres à nous désespérer: « Que suis-je ? qu'ai-je fait ? que puis-je faire ? » se substituent celles-ci : « Qu'est-ce que Jésus-Christ ? que peut-il faire et qu'a-t-il fait ? » « La Loi et l'Evangile », dit Luther, « sont aussi différents l'un de l'autre que l'homme est différent de Dieu. Car la Loi nous entretient de ce que nous devons à Dieu; et l'Evangile, de ce que Dieu nous a donné. La Loi nous prescrit et nous impose ce que nous devons faire; l'Evangile nous invite à étendre la main et nous dit : « Vois, mon ami, ce que Dieu a fait pour toi :

il a envoyé son Fils en chair et l'a livré à la mort; et toi, il t'a délivré de la mort, du péché, de l'enfer et du diable. Crois cela et l'accepte, et tu seras sauvé. » — Tu seras sauvé ? ce n'est point assez dire; saint Paul dit à plusieurs reprises : « Vous êtes, ou vous avez été sauvés. » Il n'y a pas plus de présomption à déclarer qu'on a été sauvé par la grâce, qu'il n'y en a de la part d'un pauvre, objet d'une grande charité, à dire : « Voyez le bien que m'a fait cet homme généreux, il m'a tiré de peine; que je serais ingrat de ne pas l'aimer ! » — Quoi qu'en puisse penser le monde, mon frère, prenez le salut gratuit qui vous est présenté. Présenté aujourd'hui, prenez-le aujourd'hui; ne vous endormez pas que vous ne puissiez dire : « J'ai reçu la vie éternelle. »

Si la grâce est le principe du salut, *la foi* en est *le moyen*. La foi n'est pas plus définie dans l'Ecriture que la grâce. Croire, c'est prendre Dieu sur parole.

Deux choses méritent ici toute notre attention : la nécessité de la foi d'abord, sa simplicité ensuite.

La foi est *nécessaire*, parce qu'elle seule s'approprie la grâce ou la laisse passer. L'homme n'étant pas une machine, mais une créature libre et responsable, rien ne peut s'accomplir en lui sans sa participation. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauve pas sans nous.

La foi est l'œil qui regarde, la bouche qui recueille, la main qui prend; rien de moins, mais rien de plus aussi.

Car la foi est toute *simple*. Elle opère en recevant, mais en recevant seulement. L'homme s'efface, pour laisser tout le salut à Dieu. Ne me dites pas que la foi sent, que la foi aime, que la foi obéit, et que c'est par ce sentiment, par cet amour, par cette obéissance, qu'elle vaut devant Dieu. Ce serait ramener la justice propre par une porte dérobée. Non, vous dis-je; la foi ne fait que recevoir, et c'est par cette simplicité du recevoir qu'elle vaut, parce que c'est par elle qu'elle laisse à Dieu toute la gloire du faire. Ce n'est même pas une façon exacte de s'exprimer, que de dire : « La foi est une condition du salut. » Personne ne dira : « Le raisin est un fruit exquis, à condition qu'on le prenne. » Saint Paul affirme que nous sommes sauvés par la foi, « afin que ce soit par grâce », et « pour que personne n'ait sujet de se glorifier ».

Ces réflexions d'Adolphe Monod sur la foi sont bien dignes d'attention. Car elles sont conformes, si je ne me trompe, à l'enseignement apostolique ainsi qu'à la vraie tradition protestante; et depuis lors, des notions très différentes de la foi ont été répandues parmi nous. Mais la préoccupation du grand prédicateur est bien plus pratique que théologique... « Viens, conclut-il sur ce point dans un élan passionné

de charité, viens, pauvre pécheur, qui as jusqu'ici douté de Dieu et désespéré de toi-même, viens et crois. Ne te tourmente pas de ce que tu as à faire, crois. Ne te tourmente pas de ce que c'est que croire, crois; ton cœur t'instruit assez de ce que c'est, et l'expérience t'apprendra le reste. Voilà de l'eau, bois; voilà du pain, mange; voilà la grâce de Dieu, voilà Jésus-Christ crucifié et ressuscité qui s'est chargé de tout le faire, qui était hors de ta portée, pour ne te laisser que le croire, qui est à ta portée, crois, et tout ce qu'il a fait est autant à toi que si tu l'avais fait toi-même. Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu, et en même temps tu contribueras à cette gloire, aussi bien, mieux même, que tu n'aurais pu le faire par ton obéissance; car, ce qu'il y a de plus divin en Dieu, c'est son amour tout gratuit, et c'est à cet amour que ta foi rend hommage ».

Restent *les bonnes œuvres*. Que deviennent-elles, dans ce salut tout gratuit? — Ce qu'elles deviennent? répond admirablement Adolphe Monod, elles deviennent *praticables*, d'impraticables qu'elles étaient. Comment cela? — Ailleurs, le prédicateur s'explique plus au long sur les effets moraux de la foi. Il fait remarquer que, par la foi, le croyant s'assimile à l'objet de cette foi, Jésus-Christ crucifié; que la croix étant la révélation de la sainteté de Dieu, celui qui la contemple avec foi en vient à dire, comme

Zinzendorf : « Quand je rencontre le péché sur mon chemin, je marche sur lui comme sur un serpent »; que la croix étant la révélation de l'amour de Dieu, celui qui la contemple avec foi s'écrie, avec le pieux Cellérier : « Quand j'aurais mille vies et mille cœurs, je les lui donnerais tous, en ne regrettant que d'avoir si peu à lui offrir. » — Ici, restant dans les limites de son texte, Adolphe Monod se borne à remarquer que, d'une part, la gratuité du salut ne reçoit aucune atteinte de la nécessité des bonnes œuvres ; et que, d'autre part, la nécessité des bonnes œuvres n'est en rien compromise par la gratuité du salut.

Pour montrer *que la gratuité du salut reste entière*, il suffit de rappeler les expressions de saint Paul : « Nous sommes *son ouvrage, étant créés* en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, *que Dieu a préparées*, afin que nous marchions en elles. » — Nous sommes l'ouvrage de Dieu, nous qui faisons les bonnes œuvres; de telle sorte que celles-ci, n'étant que l'ouvrage de l'ouvrage de Dieu, retournent de plein droit à lui comme à leur source véritable; c'est moins nous qui les faisons, que Dieu qui les fait par nous. Bien plus : Dieu nous a créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres; nous en glorifier serait donc aussi déraisonnable, que de nous attribuer l'honneur de notre naissance, ou le mérite des mouvements que nos mains et nos

pieds exécutent à l'aide des forces naturelles dont Dieu les a pourvus. Enfin, nous ne pouvons pas même nous vanter d'avoir préparé ou choisi les bonnes œuvres que nous faisons; c'est Dieu qui « les a préparées, afin que nous marchions en elles ». Comme il nous a créés pour elles, il les a préparées pour nous ; tout est « de lui, par lui et pour lui ».

Mais les mêmes déclarations apostoliques qui montrent combien peu nos bonnes œuvres nous appartiennent, font voir du même coup *combien elles sont nécessaires*. C'est exprès pour les faire que nous avons été sauvés. Dieu fait tout en vue de sa gloire; et s'il se propose pour fin prochaine le bonheur de ceux qu'il arrache à la perdition, il se propose pour fin dernière de glorifier en eux son nom, par les bonnes œuvres. C'est ainsi qu'un vigneron ne plante une vigne que pour en recueillir les fruits. *Dieu n'a voulu avoir des rachetés que pour avoir des saints*. Voilà bien de quoi confondre ceux qui accusent les prédicateurs du salut par grâce, de compromettre les bonnes œuvres. Mais, ici encore, l'intérêt dogmatique ou apolégétique est secondaire. Ce qui importe, mes frères, c'est que vous marchiez dans les bonnes œuvres, c'est que vous portiez le fruit que Dieu attend de vous; Dieu ne vous a pas sauvés pour autre chose. Que si vous demandez quel est le moyen de discerner ces œuvres, l'apôtre répond que

Dieu les a préparées pour vous; qu'il y a là comme un chemin tout frayé par sa main paternelle, dans lequel vous n'avez plus qu'à marcher. Ce n'est pas *votre* chemin à faire, c'est le chemin de Dieu à trouver. Laissez-vous guider par l'exemple de Jésus-Christ (j'appelle votre attention, mes frères, sur cette vue saintement humaine de la vie du Sauveur). Pourquoi Jésus n'hésite-t-il jamais ? — Parce que ce n'est pas lui qui choisit son plan, mais Dieu qui le lui fait. Ce n'est pas lui qui va chercher ses bonnes œuvres, ce sont ses bonnes œuvres qui viennent le chercher, se succédant les unes aux autres, chacune à son heure et à son tour, sans se traverser ni s'embarrasser l'une l'autre, Dieu ne laissant jamais manquer ni le temps à l'œuvre, ni l'œuvre au temps. Telle sera votre vie, dans la mesure où vous aurez l'œil simple, le cœur droit, la volonté soumise du Fils de l'homme. Si cette perspective vous tente, si vous soupirez après une telle vie, toute réglée de Dieu et toute rapportée à sa gloire, entrez-y sans retard, mais entrez-y par la porte et, pour être l'homme des bonnes œuvres, commencez par être l'homme de la grâce !

II

Cette analyse fort exacte, mais nécessairement un peu sèche, malgré son étendue, d'un sermon qui, comme je l'ai déjà dit, n'est pas un

des plus brillants d'Adolphe Monod, n'a pu vous donner qu'une idée fort incomplète de son éloquence; mais j'ai bien mal réussi, si vous n'y avez pas senti vibrer son âme. En particulier, vous avez dû être frappés de la hauteur de ses aspirations et de ses ambitions morales, pour lui-même et pour ses auditeurs. Comme la sainteté était, d'après Adolphe Monod, le but de toutes les voies du Dieu Créateur et Sauveur, elle était aussi son but à lui, l'idéal qu'il brûlait de réaliser, — qu'il a réalisé en effet, plus que son humilité ne lui permettait de le croire. Il a été, dans les limites de l'imperfection humaine, *un saint*, qui a travaillé constamment et avec une grande bénédiction de Dieu à engendrer d'autres saints. Si vous aimez mieux l'exprimer ainsi, il a été avant tout l'homme de la conscience morale, d'une conscience droite, pure, sévère, affamée de justice jusqu'à la sublimité et jusqu'à la souffrance, mais en même temps illuminée, approfondie et apaisée par la foi chrétienne la plus vive et la plus ferme.

Vous me dispenserez de donner sur Adolphe Monod des détails biographiques qu'on peut trouver partout. Vous n'ignorez pas, je pense, qu'il naquit à Copenhague en 1802, la même année que Victor Hugo, — « ce siècle avait deux ans », dit le grand poète; — qu'il était fils d'un vénéré pasteur de l'Eglise de Paris, et qu'il faisait partie d'une belle phalange de douze frères

et sœurs qui tous sont morts dans la foi, après avoir honoré leur foi par leur vie. Sa jeunesse fut sans reproche; pour lui, comme pour Paul de Tarse, ni le plaisir, ni la fortune n'eurent jamais de séductions. Le trait dominant de son caractère était, nous disent ses biographes, « l'ardeur d'une conscience qui n'était jamais satisfaite, une soif de la perfection qui s'étendait à toutes choses et ne lui laissait point de repos ». Ce fut sans doute la cause la plus profonde d'une mélancolie qui, pendant un temps, jeta un voile sombre sur sa jeunesse et inquiéta vivement ses proches. Le mal s'aggrava lorsque, devenu pasteur à Naples en 1826, Adolphe Monod dut prêcher à d'autres une religion à laquelle il n'était pas sûr de croire. C'est là que Dieu l'attendait, et qu'il attira son cœur à lui par une admirable conversion, dont la préparation et l'éclosion pour ainsi dire, racontées dans les lettres d'Adolphe Monod, constituent l'une des lectures les plus émouvantes et les plus édifiantes qu'il soit possible de faire. Ce ne fut pas avant tout une crise intellectuelle; sans doute Adolphe Monod soupirait de toutes ses forces après la vérité, mais c'était surtout pour donner à sa vie morale un point d'appui et une ferme assiette. Ce n'étaient pas non plus la terreur des jugements de Dieu, la soif inquiète du pardon, qui le tourmentaient, comme autrefois Luther; plus tard, il devait faire vibrer

cette corde avec plus d'énergie que personne; mais il n'a pourtant pas été lui-même amené à Dieu par cette voie. « Ce n'est pas par la porte de la rédemption », a-t-il dit à ce sujet, « que je suis entré dans la foi; c'est par la porte du Saint-Esprit ». Profondément touché de la tendre et généreuse sollicitude qu'une sœur aînée avait manifestée pour son salut — me sera-t-il permis de dire que cette sœur était ma mère ? — frappé de la sérénité du pieux théologien écossais Erskine, avec qui il avait eu de longs entretiens, il se dit : « D'autres ont été tristes avant toi; ils ont trouvé la paix dans l'Evangile; pourquoi ne la trouverais-tu pas ? » Il pria comme il n'avait jamais prié; il crut au Saint-Esprit « comme à un pouvoir capable de donner et d'ôter des sentiments et des pensées » et par conséquent de changer son cœur, et il lui fut fait selon sa foi. Il fut délivré pour toujours de sa mélancolie ; ou, si elle eut des retours, si elle demeura chez lui toute sa vie à l'état de tendance latente ou de tentation, au moins ne put-elle jamais lui ravir l'assurance de son salut.

C'est encore, dirai-je ? ou c'est déjà comme le saint, le serviteur de Dieu, l'homme de la conscience morale et de l'inébranlable fidélité au devoir, que nous apparaît Adolphe Monod au cours de son ministère à Lyon (1828). La prédication, nouvelle alors, et armée d'une impé-

tueuse éloquence, des doctrines de saint Paul et du Réveil, ne tarda pas à troubler le calme divin (expression des adversaires d'Adolphe Monod à Lyon), dont jouissait jusque-là cette Eglise. Nous ne voulons pas remuer la cendre refroidie de ces débats, qui aboutirent à la destitution d'Adolphe Monod (1831). Il put se tromper dans l'appréciation de ce qu'il est possible d'exiger et d'attendre, de notre temps et dans une Eglise nationale, en fait de fidélité à la doctrine et à la discipline ; mais il est impossible de ne pas admirer chez lui l'alliance de la plus grande fermeté dans les principes avec la plus sincère charité envers les personnes. Au I^{er} siècle et au xvi^e, il eût joyeusement donné sa vie pour sa foi ; au xix^e, il fit du moins le sacrifice d'une position honorable et avantageuse, et dut se résigner à renfermer dans l'étroite enceinte d'une salle de culte dissidente, cette éloquence capable de bouleverser une cité. Il devint ainsi le fondateur de l'Eglise libre de Lyon, pour laquelle il conserva toujours un attachement tout particulier.

Appelé à la Faculté de Montauban en 1836, il apporta dans les diverses chaires qu'il occupa successivement, ses rares capacités intellectuelles et surtout son inflexible conscience. Chez lui, le chrétien dominait encore le professeur. Ses leçons sur l'Epître aux Ephésiens, qui nous ont été conservées, nous donnent l'idée d'une

exégèse qui, sans négliger à aucun degré le côté philologique des questions et tout en ayant le plus grand souci de l'exactitude de l'interprétation, est tournée avant tout vers la sanctification des âmes et l'appropriation spirituelle de la vérité. Les anciens élèves d'Adolphe Monod attestent que c'était surtout par l'ensemble de sa personnalité morale, par cette lumière de la continuelle présence de Dieu qui se trahissait dans ses paroles comme dans ses actes et se reflétait même sur les traits de son visage, qu'il exerçait sur eux une influence exceptionnelle et incomparable. Je demandais un jour à l'excellent et distingué Goy, un homme de conscience aussi et qui, par conscience, quitta plus tard le ministère, quel était l'homme qui avait agi le plus profondément sur lui; après un instant de réflexion, il répondit : « C'est Adolphe Monod. » — Et pourtant il avait été à Berlin élève de Néander.

Pendant les neuf fécondes années de son ministère à Paris (1847-1856), Adolphe Monod, rendu à sa véritable ou principale vocation, travailla au salut des âmes avec autant d'ardeur que jamais, mais aussi avec la maturité de sa pensée et de son expérience chrétiennes. Il y travailla par sa prédication, qui embrassa des sujets plus divers, aborda plus résolument les questions contemporaines, et remplissait ce temple comme son souvenir le remplit aujour-

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the
the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the
the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the
the twenty-first is the fact that the
the twenty-second is the fact that the
the twenty-third is the fact that the
the twenty-fourth is the fact that the
the twenty-fifth is the fact that the
the twenty-sixth is the fact that the
the twenty-seventh is the fact that the
the twenty-eighth is the fact that the
the twenty-ninth is the fact that the
the thirtieth is the fact that the
the thirty-first is the fact that the
the thirty-second is the fact that the
the thirty-third is the fact that the
the thirty-fourth is the fact that the
the thirty-fifth is the fact that the
the thirty-sixth is the fact that the
the thirty-seventh is the fact that the
the thirty-eighth is the fact that the
the thirty-ninth is the fact that the
the fortieth is the fact that the
the forty-first is the fact that the
the forty-second is the fact that the
the forty-third is the fact that the
the forty-fourth is the fact that the
the forty-fifth is the fact that the
the forty-sixth is the fact that the
the forty-seventh is the fact that the
the forty-eighth is the fact that the
the forty-ninth is the fact that the
the fiftieth is the fact that the
the fifty-first is the fact that the
the fifty-second is the fact that the
the fifty-third is the fact that the
the fifty-fourth is the fact that the
the fifty-fifth is the fact that the
the fifty-sixth is the fact that the
the fifty-seventh is the fact that the
the fifty-eighth is the fact that the
the fifty-ninth is the fact that the
the sixtieth is the fact that the
the sixty-first is the fact that the
the sixty-second is the fact that the
the sixty-third is the fact that the
the sixty-fourth is the fact that the
the sixty-fifth is the fact that the
the sixty-sixth is the fact that the
the sixty-seventh is the fact that the
the sixty-eighth is the fact that the
the sixty-ninth is the fact that the
the seventieth is the fact that the
the seventy-first is the fact that the
the seventy-second is the fact that the
the seventy-third is the fact that the
the seventy-fourth is the fact that the
the seventy-fifth is the fact that the
the seventy-sixth is the fact that the
the seventy-seventh is the fact that the
the seventy-eighth is the fact that the
the seventy-ninth is the fact that the
the eightieth is the fact that the
the eighty-first is the fact that the
the eighty-second is the fact that the
the eighty-third is the fact that the
the eighty-fourth is the fact that the
the eighty-fifth is the fact that the
the eighty-sixth is the fact that the
the eighty-seventh is the fact that the
the eighty-eighth is the fact that the
the eighty-ninth is the fact that the
the ninetieth is the fact that the
the ninety-first is the fact that the
the ninety-second is the fact that the
the ninety-third is the fact that the
the ninety-fourth is the fact that the
the ninety-fifth is the fact that the
the ninety-sixth is the fact that the
the ninety-seventh is the fact that the
the ninety-eighth is the fact that the
the ninety-ninth is the fact that the
the hundredth is the fact that the

d'hui. Il y travailla par ses leçons aux catéchumènes, instructives, édifiantes, inoubliables, et dont je puis parler avec compétence et reconnaissance, aussi bien que tel de vos pasteurs qui les suivait avec moi (a). Il y travailla par ses relations privées et sa cure d'âmes, à laquelle nous initie son admirable correspondance, qu'on a si bien fait de publier. Il y travailla plus encore peut-être par son exemple, par sa vie de chrétien, de père de famille et de pasteur. Je viens de faire allusion à mes souvenirs personnels. Je me figure en effet, Messieurs et honorés frères, que si vous m'avez appelé à vous parler d'Adolphe Monod, c'est en grande partie parce que vous autorisez et même que vous attendez ce témoignage de ma part. A l'époque dont nous parlons, j'ai dû à la bonté de mon oncle pour les miens et pour moi-même, le privilège d'habiter sous son toit, comme si j'eusse été un de ses enfants. Eh bien ! je puis affirmer qu'aucun des chrétiens avec qui j'ai été en relation dans ma jeunesse, — j'en ai connu de grands et dont le souvenir m'est resté bien cher, un Louis Meyer, un Dieterlen père, un Richard Rothe, — aucun d'eux, dis-je, ne m'a inspiré plus, ni peut-être autant de vénération qu'Adolphe Monod. Quelle que fût sa bonté, ce n'est jamais sans un battement

(a) M. le pasteur Decoppet.

de cœur que j'ai franchi le seuil de son cabinet, car je sentais que j'étais un pécheur et que j'entraais chez un saint. Je ne voudrais pas laisser croire que l'austérité de mon oncle fit régner autour de lui une sorte de contrainte; je l'ai vu faire de bons rires et d'aimables plaisanteries; je me souviens de charmantes promenades, en temps de vacances, où tantôt il nous récitait avec l'accent d'un Talma des scènes entières de Racine, tantôt il se livrait avec nous, lycéens, à d'innocents jeux d'esprit. Mais jamais je ne l'ai vu faire ni entendu dire quoi que ce soit qui me parût mériter un blâme.

Quant à ce qu'était Adolphe Monod dans ses rapports avec ses enfants, un de vos honorés pasteurs (b) en a raconté quelque chose, dans sa belle biographie d'Auguste Bouvier. C'est à coup sûr une histoire qui a sa noblesse et sa grandeur, que celle des combats intérieurs par lesquels ce ferme croyant, doublé d'un excellent père, dut passer avant de consentir à donner sa fille à un homme qui possédait et méritait toute son estime et toute sa sympathie, mais qui se trouvait être un théologien hétérodoxe; et j'ajoute que la franchise du gendre, ou plutôt du futur gendre, ne fut pas moins admirable que la fidélité du beau-père. — Je voudrais avoir le temps de vous faire assister

(b) M. le pasteur Roberty.

à d'autres épisodes de sa vie de famille ; de vous montrer Adolphe Monod assistant sa mère mourante et fortifiant sa foi, ou disputant à la mort son excellente femme, qui avait été frappée d'une congestion cérébrale, par d'ardentes et fréquentes supplications, auxquelles il nous associait tous. Elle devait lui survivre douze années. Que dirai-je, qui ne soit au-dessous de la réalité, de la dernière maladie d'Adolphe Monod, de ce martyr de sept mois auquel l'Eglise chrétienne doit le livre des *Adieux* ? Si belle et si sanctifiante que soit cette lecture, elle ne peut égaler ni reproduire entièrement les souvenirs personnels de ceux qui ont entouré ce lit de souffrance et de mort, et qui ont entendu ces allocutions, parfois entrecoupées par des cris de douleur, mais toujours si bien pensées et si bien dites. « J'ai été surpris », écrivait Ernest Dhombres à son ami Jean Monod, « de retrouver à ce point l'orateur dans le mourant ». Un autre serviteur de Dieu, Ernest Bonifas, dans le discours d'ouverture qu'il prononça cette même année (1856) à la Faculté de théologie de Montauban, comparait la glorieuse agonie d'Adolphe Monod à l'ascension d'Elie sur un char de feu.

III

Ce qu'était Adolphe Monod comme *croyant*, — je prends ici ce mot dans le sens intellectuel

et dogmatique, puisque je viens de parler du chrétien, — vous pouvez en juger déjà par le sermon dont vous avez entendu l'analyse. L'objet de sa foi, c'était Jésus crucifié; sa règle, l'Ecriture sainte; sa formule essentielle, le salut par grâce, au moyen de la foi. Certes, il avait le droit de dire qu'en prêchant ainsi, il ne faisait pas de théologie, il annonçait l'Evangile. Mais il faut bien reconnaître que plusieurs de ses sermons ont un caractère dogmatique encore plus prononcé. Tout en évitant certaines exagérations où d'autres sont tombés, Adolphe Monod fut un croyant, non seulement évangélique, mais orthodoxe, un ferme représentant de la théologie du Réveil. De son lit de mort il envoyait à ses anciens élèves un message dont j'extrais ceci : « Si la foi n'a pas pour base un témoignage de Dieu, auquel nous devons nous soumettre comme à une autorité extérieure, supérieure, et indépendante de notre jugement personnel, la foi n'est pas la foi. » J'ajoute qu'il avait pour ainsi dire le tempérament ou le tour d'esprit dogmatique; par où j'entends que pour lui, contrairement à Schleiermacher et à son école, l'idée ou la croyance était constamment le fait primitif, le sentiment le fait secondaire ou dérivé; témoin son fameux sermon sur la sanctification par la vérité. « Mais alors », remarquera-t-on, « avez-vous encore le droit, dans ce domaine, de présenter Adolphe Monod comme

l'homme de la conscience morale ? N'a-t-il pas été plutôt l'homme de l'autorité ? » Je réponds : il a été l'un et l'autre. Car ce n'est pas par l'effet d'un conservatisme aveugle ou timoré, c'est par conscience et par piété qu'il était orthodoxe. Il l'était avant tout par humilité, humilité, non vis-à-vis d'une autorité humaine quelconque, mais vis-à-vis de Dieu. Pénétré du sentiment de sa misère, de sa faiblesse, de son ignorance, il avait trouvé dans le Dieu, le Christ, le salut révélés dans l'Écriture, la seule délivrance possible; plus il se nourrissait des saintes lettres, plus il en sentait la vertu divine, et moins il pouvait se résoudre à quitter, vis-à-vis d'elles, l'attitude du disciple, pour prendre celle du critique et du juge. Il y a là une expérience chrétienne qui n'est certainement pas particulière au seul Adolphe Monod; il est possible de la mal interpréter, mais il serait dangereux et peu religieux de n'en pas tenir compte.

Adolphe Monod fut aussi un croyant orthodoxe en raison même de ce que sa nature et ses besoins spirituels avaient de vaste et de profond. Le supranaturalisme superficiel et fortement teinté de rationalisme qu'on lui avait enseigné à Genève, n'a jamais pu suffire à une âme comme la sienne. A sa conscience toute saisie de l'horreur du péché, à sa piété jalouse des droits et de l'honneur de Dieu, à sa faim et à sa soif ardentes de sainteté et de perfection,

il fallait le drame de la rédemption dans toute sa grandeur tragique, l'incarnation du Fils de Dieu, l'expiation par le sang de la croix, la régénération par le Saint-Esprit. A propos de l'expiation, il a écrit quelque part ce mot sublime : « Loin de moi un salut où la gloire de Dieu périrait ! Commencez par sauver sa loi sainte, et vous me sauverez après, si vous pouvez ! » Voilà encore, sans contredit, un sentiment chrétien, une expérience chrétienne.

Ajoutons enfin que si Adolphe Monod n'a pas été, comme Vinet, le théoricien de la conscience chrétienne, il lui a pourtant fait une place croissante dans sa pensée religieuse et dans sa prédication. Dans l'intéressante préface d'un de ses volumes de sermons, il rend lui-même le lecteur attentif à certaines modifications, ne touchant pas au fond de la foi, qui se sont produites dans ses idées, et il y voit avec raison un progrès dans l'intelligence et dans l'exposition de la vérité divine. Ce progrès a consisté dans une spiritualité croissante. Le beau discours sur *la Parole vivante*, avec sa critique hardie des lacunes et des imperfections du Réveil, en marque le point culminant. Quand on compare les sermons de Paris à ceux de Lyon, on constate aisément que le penseur et l'orateur chrétien a appris à mettre l'accent, beaucoup moins sur les preuves externes de la Révélation, telles que les prophéties et les miracles, que sur les

preuves internes, tirées des harmonies de l'Evangile avec l'âme humaine. Il voit dans la droiture et dans l'élévation morales une sorte de prédestination à la foi. Sans cesser de peindre et de sonder la misère de l'homme, il insiste davantage sur sa grandeur ; il fait appel aux meilleures aspirations de notre nature, plus volontiers qu'à la crainte des éternelles rétributions. Dans sa belle étude sur Adolphe Monod, Ed. de Pressensé a relevé ces nuances avec beaucoup de justesse, en ayant soin de ne pas forcer la note. Il remarque d'ailleurs que vers la fin de sa vie, alarmé des tendances de la théologie nouvelle, dont la *Revue de Strasbourg* était l'organe, Adolphe Monod parut faire un pas en arrière, et mettre de nouveau plus en relief l'élément de l'autorité. Mais en cela aussi il obéissait à sa conscience de chrétien et de pasteur.

IV

Le plan et les proportions, déjà trop étendues à mon gré, de cette conférence, ne me permettent pas de faire ressortir, autant qu'il conviendrait de le faire, les mérites d'Adolphe Monod comme prédicateur ; encore moins d'essayer de marquer sa place parmi ceux qui ont illustré la chaire chrétienne. Il n'a point eu d'égaux, en tout cas en France, au xix^e siècle ; et M. Paul Stapfer n'a été que juste en parais-

sant paradoxal, lorsque, voulant étudier l'éloquence catholique et l'éloquence protestante dans leurs deux plus dignes représentants, il a osé intituler son livre : « Bossuet et Adolphe Monod ». Fidèle à l'idée principale de ce discours, je me bornerai à remarquer qu'en tant que prédicateur aussi, Adolphe Monod a été l'homme de la conscience morale et de la sainteté. Il l'a été par le but qu'il poursuivait; il n'a jamais parlé pour faire briller son talent, ni même pour le plaisir de traiter un sujet intéressant et d'exposer des idées neuves, mais toujours et uniquement pour sauver des âmes. Dans le sermon que je vous ai fait connaître, vous avez entendu d'émouvants appels; vous en trouverez de semblables dans chaque discours du grand prédicateur; en général, il devient plus pressant à mesure qu'il approche de la fin; ses péroraisons sont son triomphe, parce que c'est là qu'il livre tout son cœur et que son amour pour les âmes se répand comme un torrent de feu auquel il semble que rien ne pourra résister. Même préoccupation dans le choix des sujets : la doctrine du salut, sous ses divers aspects, est le thème principal de ses sermons; ceux même qui semblent n'y avoir qu'un rapport éloigné, comme le *Plan de Dieu*, le *Fatalisme*, l'*Ami de l'Argent*, y reviennent par leurs applications. Adolphe Monod est aussi l'homme de la conscience morale et de la sainteté par la qua-

lité qui fait le trait le plus saillant de sa prédication et la force principale de son éloquence; on sent qu'il est absolument convaincu de ce qu'il dit, qu'il a été saisi jusqu'aux entrailles par la vérité qu'il annonce, qu'il a fait et fait tous les jours l'expérience du salut qu'il prêche; on le sent, dis-je et lui-même, quand son sujet l'y amène, ne craint pas de l'attester expressément; on n'oubliera jamais sa célèbre et solennelle affirmation : « Oui, je puis mourir tranquille ». — Le but qu'Adolphe Monod a constamment devant les yeux dans sa prédication, détermine sa méthode. Comme nous l'avons vu, il sème la vérité pour récolter la sainteté. Avec une clarté toute française, il commence par énoncer l'idée maîtresse de son discours; il en fait ressortir les principaux aspects, qui deviennent les divisions du sermon; il l'appuie de citations nombreuses, tantôt expressées, tantôt fondues dans le courant du discours, que lui fournit sa profonde connaissance des Ecritures; pour achever de l'établir, il fait appel, tantôt à l'expérience morale, tantôt au raisonnement; il dévoile les illusions contraires, il prévoit et renverse les objections; puis, ayant ainsi nettoyé tous les abords de la place, il livre à l'âme du pécheur l'assaut décisif; ou si vous aimez mieux, après avoir écarté tous les boucliers dont elle se couvre, il y enfonce le glaive de l'Esprit.

Le souci de la perfection, que nous nous sommes surtout attaché à relever chez Adolphe Monod, paraît dans son style même, qui justifie cette pensée de Buffon : « Un beau style n'est tel que par le nombre infini de vérités qu'il présente. » Le grand prédicateur y apportait beaucoup de soin, non pas un vain souci de rhéteur ou de polisseur de phrases, mais parce qu'il tenait à bien dire ce qu'il disait, comme à bien faire ce qu'il faisait, et parce qu'il savait tout ce que la justesse et le choix heureux de l'expression ajoutent à la force de la pensée... (c).

(c) Lorsque j'ai prononcé cette conférence à Paris d'abord, puis à Nîmes et à Montauban, j'ai complété et *illustré* ces trop insuffisantes remarques sur la prédication d'Ad. Monod, par la lecture de quelques beaux passages de ses sermons. Mes lecteurs me croiront sans peine si j'ajoute qu'aucune partie de ma conférence n'a été plus appréciée de mes auditeurs que celle-là. Cependant je renonce à transcrire ici ces citations, qui du reste n'ont pas été à Nîmes les mêmes qu'à Paris, ni à Montauban les mêmes qu'à Nîmes. Voici les discours auxquels je les ai empruntées :

Recueil de Lyon : Les compassions de Dieu pour le chrétien inconverti, premier discours;

Recueil de Montauban : Le geôlier de Philippes; Danse et Martyre : Dieu est amour.

Recueil de Paris : Qui a soif?... Les larmes de saint Paul; La Femme, 2^e discours.

On aura tout avantage à lire ces discours en entier. Mis à leur vraie place, rapportés à l'ensemble dont ils font partie, les *morceaux choisis* dont j'ai donné

V

J'ai presque fini... (d). Mais il me semble que je ne serais pas jusqu'au bout fidèle à ma conscience, comme Adolphe Monod l'a toujours été à la sienne, si j'éluais une question que je crois lire dans la pensée de plusieurs d'entre vous. « N'avez-vous, du moins au point de vue des idées, aucune réserve à formuler ? Pensez-vous que nous n'ayons rien d'autre à faire, en ce commencement du xx^e siècle, que de suivre, d'imiter et de répéter de notre mieux Adolphe Monod ? » — En abordant ce sujet délicat, je commencerai par rappeler avec saint Paul que Dieu départit à chacun ses dons, ce qui implique que chacun reçoit certains dons à l'exclusion de certains autres. Nul ne peut être tout, ni tout avoir. Adolphe Monod fut un saint, un ferme croyant, un grand orateur, un interprète incomparable de la foi chrétienne; il n'a pas été, dans toute la force du terme, un initiateur, un rénovateur de la pensée religieuse ;

lecture seront mieux compris et encore plus justement admirés. Je n'y ai d'ailleurs ajouté aucun autre commentaire que celui qui résultait de la lecture elle-même, et qu'il n'est pas possible de reproduire ici.

(d) Quand j'ai prononcé ma conférence, j'approchais en effet de la fin; j'explique plus loin pourquoi, en la publiant, j'ai donné plus de développement à la dernière partie.

il a laissé cette gloire à Vinet. Il fut moins remarquable par la faculté d'inventer des idées, que par celle de les sentir et de les exprimer fortement. Il avait certaines parties de l'esprit philosophique, notamment la clarté et l'enchaînement des pensées; il n'avait pas à un haut degré cette soif d'unité, ce besoin impérieux de synthèse, qui caractérisent le philosophe; il lui arrive de placer l'une à côté de l'autre des assertions opposées, telles que la déité absolue de Jésus-Christ et sa parfaite humanité, l'amour infini et universel de Dieu et les peines éternelles (quoique vers la fin de sa vie il ait été moins affirmatif sur ce dernier article), et cela en définissant chacun de ces dogmes de telle sorte que la conciliation n'est guère possible. Son raisonnement aussi est plus oratoire que philosophique, et par conséquent parfois plus spécieux que juste; dans sa véhémence passionnée, il n'est pas rare qu'il dépasse ses prémisses. C'est ainsi que dans son magnifique discours sur *l'Inspiration prouvée par ses œuvres*, il déduit l'inspiration des Ecritures de leur utilité, sans considérer assez que cette utilité divine et incontestable étant fort inégalement répartie entre les divers livres de la Bible, et même difficile à discerner dans certaines pages, ce raisonnement conduit à une idée de l'inspiration assez différente de celle qu'exprime le dogme traditionnel. Etant professeur à Montauban,

Adolphe Monod se trouva pour la première fois aux prises avec les questions de critique sacrée; il les aborda et les traita avec tant de loyauté que son cours causa plus d'une surprise à ses auditeurs. Mais plus tard ces impressions se dissipèrent; les considérations religieuses et dogmatiques reprirèrent complètement le dessus; en sorte qu'Adolphe Monod parla de nouveau de l'infailibilité de l'Écriture sainte et ne parut plus voir dans les difficultés soulevées par la critique que des divergences de détail, peut-être purement apparentes, en tous cas peu dignes de l'attention d'un esprit qui voit les choses par les grands côtés. Quel que soit le jugement qu'on porte sur les résultats du travail immense de la critique sacrée au XIX^e siècle, on ne saurait admettre que cette opinion et ce langage leur rendent pleinement justice.

Parmi les questions qui s'imposent à la pensée religieuse contemporaine, il en est, comme celle des rapports du naturel et du surnaturel, et du christianisme individuel avec le christianisme social, qu'Adolphe Monod n'a guère abordées. Il serait à coup sûr fort injuste de lui en faire un reproche; toutefois la constatation a son intérêt. Il se préoccupait assurément de la réalisation sociale du christianisme, en ce sens que la question d'Église l'a travaillé et même tourmenté. Mécontent, à trop juste titre, de l'état présent de nos Églises, il appelait de tous ses

[illegible]

vœux cette *Eglise de l'avenir* dont il évoque la radieuse image dans la belle péroration de son sermon sur la *Parole vivante*. Mais, pour en hâter l'avènement, il ne plaçait qu'une médiocre confiance dans les tentatives d'innovation ou de restauration ecclésiastique dont il était témoin; le seul moyen sûr, à ses yeux, de réformer l'Eglise, était de travailler à la conversion et à la sanctification des individus. Naturellement il attendait moins encore des essais ou des plans de rénovation ou de révolution sociale qui, déjà de son temps, ne manquaient pas. Il rappelait volontiers les bienfaits du christianisme dans le passé; il n'était guère frappé de ce que quelques-uns de nos jeunes théologiens d'aujourd'hui ne craignent pas d'appeler ses crimes, je veux dire ceux des chrétiens et de l'Eglise. Il n'apercevait pas distinctement cette vérité que Rothe, son contemporain, me paraît avoir magistralement établie; à savoir que de Jésus-Christ procède, non seulement une nouvelle religion, mais une humanité nouvelle, et qu'en conséquence l'Eglise, société purement religieuse, est sans doute le principal instrument entre les mains de Dieu pour amener et fonder sur la terre son royaume, mais ne doit pas être confondue avec lui.

VI

J'en ai dit assez pour montrer que, malgré toute mon admiration pour Adolphe Monod, je ne voudrais pas enchaîner l'Eglise contemporaine à son enseignement comme à une formule immuable (*e*). Il n'a guère vu que la première moitié du XIX^e siècle; il serait étrange, affligeant même, que la seconde moitié de ce siècle prodigieux n'eût pas, dans l'ordre religieux et chrétien, posé devant nous quelques questions nouvelles, préparé quelques nouvelles solutions. Mais j'aurais bien mal exprimé ma pensée, si je laissais croire que ce qui nous sépare ou plutôt nous distingue d'Adolphe Monod, surpasse ou même égale en importance ce qui nous unit à lui. L'Evangile s'adresse avant tout à ce qu'il y a de profond, de permanent, d'universel dans l'âme humaine; aussi n'est-il pas nécessaire qu'il

(*e*) Dans ma première rédaction, le chapitre des *réerves*, étant placé tout près de la fin, prenait un relief exagéré et semblait être mon dernier mot. Je n'y ai rien changé, mais je me suis efforcé d'exprimer plus exactement et plus complètement ma véritable pensée, en y ajoutant quelques développements propres à faire ressortir tout ce qu'il y a de durable dans la pensée et dans l'œuvre d'Adolphe Monod et tout ce que nous avons, maintenant encore, à recevoir et à apprendre de lui.

change dans son essence pour s'adapter aux générations successives et répondre à leurs besoins. La bonne nouvelle du salut, dont la grâce de Dieu est le principe, la foi de l'homme, le moyen, les bonnes œuvres, le but et le fruit, a été la parole de paix et d'affranchissement pour Luther comme pour saint Paul, pour Adolphe Monod comme pour Luther; elle n'a pas cessé et sans doute ne cessera pas d'être opportune et efficace au ^{xx}^e siècle; c'est à elle et au Réveil religieux dont elle fut l'âme, que nos Eglises contemporaines doivent ce qu'elles ont de meilleur et de plus vivant. Dans sa toute dernière exhortation, Adolphe Monod disait, de sa voix mourante et pourtant encore ferme : « Dieu nous a aimés, c'est toute la doctrine de l'Evangile. Aimons Dieu, c'en est toute la morale » (f). La simplicité et la richesse de ce résumé de l'Evangile ne seront pas dépassées.

Non seulement Adolphe Monod a exprimé avec une admirable puissance le fond éternel de

(f) Pour être complet, il fallait dire, avec Jésus-Christ : « Aimons Dieu et le prochain. » L'omission étonne au premier abord ; mais il faut nous rappeler que c'est un mourant qui parle. Sans doute, dans la pensée d'Adolphe Monod, l'amour de Dieu comprend ici l'amour du prochain, qui en est le fruit ; comme, dans tel passage de saint Paul où toute la loi est résumée dans l'amour du prochain (Rom. XIII, 8-10), celui-ci contient l'amour de Dieu, qui en est la racine.

l'Evangile, mais il a devancé plusieurs des aspirations les plus hautes de la piété contemporaine. Il a été par là, comme me le disait un jour un de ses admirateurs (g), un précurseur. Depuis trente ans environ, s'il y a une prédication qui ait trouvé de l'écho chez les âmes fidèles, c'est celle d'une entière consécration au service de Dieu. De cette soif sublime, Adolphe Monod a été travaillé avant nous, plus que nous probablement, comme l'attestent tout particulièrement ses discours sur saint Paul. Avec quel accent il s'écrie : « Je veux qu'on sache que je n'étais pas content de ce christianisme-là ! » (le christianisme *aisé* des classes *aisées*) (h). Cette rénovation après laquelle il soupirait si ardemment, il ne l'attendait que d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit; autant ou plus qu'aucun de ses contemporains, il a cru au Saint-Esprit, désiré et imploré le Saint-Esprit, compris et senti l'absolue nécessité de sa présence et la place souveraine qu'il occupe dans la vie chrétienne. Voilà encore un côté de sa pensée avec lequel nous sympathisons sans réserve. Ajoutons qu'il n'a point été étranger à nos aspirations vers la justice sociale. Ses sermons, surtout depuis 1848, en portent plus d'une trace. Je me souviens de l'avoir entendu, dans la

(g) M. le pasteur Tophel.

(h) Je cite encore de mémoire.

chaire de Sainte-Marie, relever une remarquable parole de saint Paul :... *Afin qu'il y ait de l'égalité* (2 Cor. VII, 14), avec une insistance qui me frappa et qui semblait dire : « Il y a dans un mot comme celui-là plus que nous n'osons nous l'avouer; mais Dieu le fera un jour comprendre à son Eglise. » Qu'on se rappelle aussi les sévérités de son discours sur *l'Ami de l'Argent*, celui de ses sermons qui s'est le moins vendu, précisément parce qu'il disait trop vrai et qu'il frappait trop juste !

Enfin, si nous sommes devenus à bien des égards différents d'Adolphe Monod, il n'est nullement prouvé que sur tous ces points nous soyons plus avancés que lui, en ce qui touche l'intelligence de l'Evangile et de la vérité. Loin de nous cette chimère d'un progrès uniforme et continu, d'une évolution infaillible, qu'Adolphe Monod a victorieusement combattue dans son beau discours sur *le Fatalisme* ! Si nos tendances modernes ont leur légitimité, elles ont leurs périls aussi; pour nous en avertir et nous en préserver, peu de choses peuvent être plus efficaces qu'une étude attentive et sérieuse d'Adolphe Monod. Ayons l'esprit et le cœur ouverts à toutes les vérités que l'Esprit de Dieu trouvera bon de nous enseigner, et s'il veut opérer une nouvelle Réformation parmi nous, en nous, par nous, soyons ses organes dociles; mais apprenons avant tout d'Adolphe Monod à retenir les

vérités anciennes, celles qui ont fait la Réformation du xvi^e siècle et le Réveil du xix^e, surtout cette précieuse doctrine du Salut par grâce, au moyen de la foi, qui est comme la moelle de la théologie chrétienne. Cherchons à nous faire une notion vraiment humaine et historique de la personne et de la vie du Christ, — nous avons pu nous convaincre aujourd'hui même qu'elle n'était pas étrangère à Adolphe Monod, — mais sans méconnaître ni diminuer le témoignage que Dieu a rendu de son Fils, dans le Nouveau Testament d'abord, puis dans la conscience chrétienne universelle, et dont les écrits de ce grand serviteur de Dieu nous offrent un puissant écho. Recueillons, enregistrons avec loyauté les faits vraiment établis par la critique sacrée; que notre notion de l'Écriture ne soit pas celle que nous dicte un dogme traditionnel, mais celle qui résulte d'une étude à la fois exacte et pieuse de la Bible elle-même; mais n'oublions jamais que cette présence et cette action de l'Esprit de Dieu dans les Écritures et par elles, que tout chrétien constate journellement et auxquelles Adolphe Monod a rendu un si beau et si constant témoignage, sont un fait avéré, le plus grand et le mieux établi de tous. Luttons de toutes nos forces contre toutes les manifestations sociales du mal; croyons et travaillons à l'établissement du royaume de Dieu sur la terre, mais sans jamais perdre de vue cette vé-

rité évidente, que le salut de la société n'est possible que par celui des individus qui la composent, et que sans ces réalités spirituelles qui sont l'objet principal de la prédication d'Adolphe Monod et de toute prédication chrétienne, et qui s'appellent la foi et l'amour, la repentance et le pardon des péchés, il ne nous resterait qu'un messiamisme aussi creux que celui des Phari-siens et non moins chimérique que le leur. Insistons sur la nécessité, sur le rôle souverain de l'expérience chrétienne, sans laquelle, pour dire le moins, toute foi est bien incomplète, bien pauvre, bien chancelante; mais comprenons que ce qui importe, ce n'est pas la théorie de l'expérience, c'est sa réalité, et que chacun de nous se demande jusqu'à quel point, sur ce terrain, il ressemble à Adolphe Monod; s'il a comme lui, d'une manière aussi profonde et aussi décisive, fait l'expérience de la conversion et de la sanctification; s'il est prêt à glorifier son Dieu Sauveur dans la souffrance et dans la mort, comme l'a fait l'auteur des Adieux. Le jour de ses funérailles, son frère aîné Frédéric Monod dit sur le bord de sa tombe : « Que Dieu nous donne sa foi !... » ajoutons, si vous voulez : que Dieu nous donne une foi non moins ferme, mais plus large et plus hardie encore, s'il est possible, à son amour, à son Esprit, à son royaume, à son salut : Frédéric Monod con-

cluait, et ici nous ne pouvons que répéter et nous approprier ses paroles : « Que Dieu nous donne sa vie ! Que Dieu nous donne sa mort ! »
Amen.

C.-E. BABUT.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, rue de Seine, Paris

OUVRAGES DE M. ADOLPHE MONOD

	FR. C.
SERMONS. 4 ^e édition. 1 ^{re} série: Lyon. In-12	3 »
— 4 ^e édition. 2 ^e série: Montauban. In-12 . . .	3 »
— 2 ^e édition. 3 ^e série: Paris I. In-8.	5 50
— — — Paris II. In-8.	5 50
SERMONS CHOISIS. Edition du Centenaire. 1 vol. In-8, avec portrait	5 »
L'INSPIRATION PROUVÉE PAR SES ŒUVRES. In-8	1 25
TROIS SERMONS DE NOËL. — <i>Que seriez-vous sans Jésus-Christ? Le nom de Jésus. L'incarnation du Fils de Dieu.</i> In-8	1 50
LES ADIEUX D'ADOLPHE MONOD A SES AMIS ET A L'EGLISE. In-8. 14 ^e édition.	2 »
SAINT-PAUL. Cinq discours. 3 ^e édition. In-12.	1 50
NATHANAËL. — LES GRANDES AMES. Deux discours. In-8.	1 25
LA PAROLE VIVANTE. — LA VOCATION DE L'EGLISE. Deux discours. In-8.	1 50
JÉSUS TENTÉ AU DÉSERT. Trois méditations. 2 ^e édition. In-12.	1 50
POURQUOI JE DEMEURE DANS L'EGLISE ÉTABLIE. In-8.	1 »
JÉSUS ENFANT, MODÈLE DES ENFANTS. — TEL ENFANT, TEL HOMME. Deux sermons pour les enfants. In-12.	1 »
LE FATALISME. Discours. In-8	» 75
RÉCIT DES CONFÉRENCES QUI ONT EU LIEU EN 1834, ENTRE QUELQUES CATHOLIQUES ROMAINS ET ADOLPHE MONOD, pasteur de l'Eglise évangélique de Lyon. 2 ^e édition. In-12.	» 60
ENFANCE DE JÉSUS, OU L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE. Discours prononcé à Paris, le 27 février 1853, en faveur de la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire. In-8	» 50
DONNE-MOI TON CŒUR, OU DIEU DEMANDANT LE CŒUR DE L'HOMME. 3 ^e édition. In-12.	» 40
JÉSUS-CHRIST RESSUSCITANT DES MORTS. Poésie. In-8.	» 60
LE PLAN DE DIEU. Discours. 2 ^e édition. In-8.	» 60
MARIE-MADELEINE. Discours. 2 ^e édition. In-8.	» 50
EXCLUSISME OU L'UNITÉ DE LA FOI.	» 60
POUEZ-VOUS MOURIR TRANQUILLE? In-12.	» 50
LA FEMME. Deux discours. 13 ^e édition. In-12.	1 »
LUCILE, OU LA LECTURE DE LA BIBLE. 8 ^e édition. 1 volume in-12.	2 »
ÊTES-VOUS CHRÉTIEN? — TROP TARD. Deux méditations.	1 »
LA DESTITUTION D'ADOLPHE MONOD; récit inédit, rédigé par lui-même. Lyon, 1831. In-12	1 »
EXPLICATION DE L'ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX EPHÉSIENS. In-8	6 »
DOCTRINE CHRÉTIENNE. Quatre discours. In-8.	2 25
SOUVENIRS DE SA VIE — EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE. — <i>Choix de lettres à sa famille et à ses amis.</i> 3 ^e édition. 2 volumes in-12, avec portrait.	7 »